

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 12 JANVIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et sera livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soit bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

LE CANADIEN-FRANÇAIS.

OU LES DEUX N'EN FONT QU'UN.

La scène représente une de ces baraques comme on en voit autour des cirques, une grande toile, peinte par un artiste de banlieue, nous apprend qu'on peut admirer à l'intérieur un homme double. Mais écoutons le crieur.

—Entrez, mesdames et messieurs, venez voir la plus grande merveille du jour: "l'homme double."

Messieurs et mesdames, ce n'est pas un mensonge, cet homme, ou du moins ces deux hommes, n'en font qu'un. Rien qui soit d'avantage comparable aux frères Siamois. C'est le plus beau des phénomènes connus.

(Montrant la peinture.) Cette magnifique peinture due au pinceau d'un célèbre artiste mort avant d'être passé, la postérité vous représente ces deux hommes tels que vous les verrez vivants à l'intérieur.

Voyez les, dos-à-dos, de telle sorte qu'on peut dire: c'est un homme à deux têtes. Mais le plus impossible de leur histoire, c'est que l'un est né en Canada et l'autre en France. C'est pourquoi, mesdames et messieurs, on a surnommé cet homme: "LE CANADIEN FRANÇAIS." Il parle comme vous et moi!

Ces deux têtes que vous voyez sur le tableau, pensent chacune individuellement. Selon toute probabilité la réunion des deux corps fût le résultat d'une grande amitié, en s'embrassant trop fort, ils sont demeurés unis pour la vie. Mais entrez, c'est dix cents seulement. Voyez! on ne paie qu'en sortant, et si l'on n'est pas satisfait, on ne paye pas du tout!

—La foule se presse, entrons avec la foule.

—Allons, mon ami Canadien-Français, levez-vous, et racontez à ces bons messieurs et ces bonnes dames chacun votre histoire?

Le demi-Français.—Tels que vous nous voyez, quoique nous ne soyons qu'un, mon camarade et moi, nous sommes de vieux ouvriers. La blancheur de nos cheveux vous atteste la véracité de mes paroles.

Ouvriers tous deux, mais bien différents chacun dans nos deux existences, nous avons unis nos deux êtres afin de par le monde raconter nos exploits.

Comme mon camarade, je suis tourneur de mon état. J'ai servi en France le même et unique patron pendant 42 ans.

Placé par mon père en apprentissage chez le papa

Labonté, comme on l'appelait; je n'en suis sorti que le jour où j'ai rencontré le camarade que j'ai au dos.

Papa Labonté, c'était un fier homme, toujours rendu le premier à la boutique, il présidait en personne à l'arrivée des ouvriers. Parce que, disait-il, l'œil du maître le maître ça réjouit l'ouvrier.

Puis, quand nous arrivions, c'était des bonjour Louis, bonjour Paul, ça va bien Ernest ce matin, la petite femme est-elle mieux? Enfin, que vous dirai-je de ce brave homme! Quand la grande roue se mettait en mouvement et que les tours tournaient, c'était à qui ferait le mieux avancer la besogne.

Le soir venu, chacun joyeux, s'en retournait muni d'un bon gros bonsoir et bonne nuit, donné par papa Labonté lui-même.

Ma foi, j'avoue que les journées étaient courtes, les mois passaient. Maman Labonté venait nous voir à l'atelier, elle nous appelait ses chers enfants, la brave femme! Si elle nous avait demandé d'aller nous jeter au feu pour le patron, foi d'ouvrier, on y serait tous allés!

Enfin, venait le nouvel an, le patron et la patronne recevaient leurs ouvriers. Grands et petits, après avoir souhaité la bonne année aux patrons et avoir reçus leurs souhaits, eux aussi s'en retournaient avec un présent pour faire la fête à la maison.

J'h bien! pendant mes 42 ans de services, ça a toujours été ainsi, et maintenant le fils Labonté continue les traditions du père.

Pardon, mesdames et messieurs, si je vous conte ces choses, c'est que ça me rajeunit. C'est si bon de parler de l'atelier quand on a servi un si bon patron que le mien.

Mais, vrai, la chose n'est pas rare au pays, car dans presque tous les ateliers on y voit de vieux grisgris comme votre serviteur.

Le demi-Canadien.—Mon histoire à moi n'est pas amusante. J'arrive de France, où j'ai rencontré mon camarade; je vous dirai dans quelques instants, pourquoi j'étais allé en France.

Moi aussi j'ai blanchi sur le tour, et comme mon ami, j'ai servi non un patron mais bien dix patrons, non en France, mais en Canada.....hélas! et aux Etats-Unis, et partout!

Mis en apprentissage, si cela peut s'appeler ainsi, j'y suis resté dix-huit mois, après quoi j'ai prétendu en savoir autant que mon patron. J'eus alors l'ambition de gagner un plus fort salaire, et même de me donner pour ouvrier et de travailler à mon compte. Je réussis de la sorte à faire quelqu'argent, ce qui acheva de me tourner la tête.

Après avoir été gâte-métier durant plusieurs mois, faute de connaissances solides, et parce que je ne connaissais pas mon métier à fond, il m'a fallu retourner pour ainsi dire.....en apprentissage ou du moins, pour ne pas employer ce mot, me remettre à gage à la disposition de mon ancien patron. A vrai dire, je n'ai bien su mon métier qu'après deux ou trois ans de ce second apprentissage.

Je n'avais rien gagné de ma première échaffourée, si ce n'est de m'être discrédité pour le reste de ma vie. Car, quand je fus réellement ouvrier, j'avais déjà depuis longtemps une réputation bien établie de gâcheur d'ouvrage, que je ne me fusse jamais attirée si j'eus fait d'abord un bon et solide apprentissage.

Devenu de droit compagnon au moment d'une crise industrielle, il m'a fallu accepter de l'emploi où j'en trouvais, sans choisir, bien entendu. Mon

premier patron, à qui je me donnai pour ce qu'il jugeait à propos de m'allouer, fit valoir ses droits à avoir mon travail à bon marché.

Comment n'eut-il pas eu raison, la crise aidant! puisque c'était lui qui m'avait fait ouvrier!

Comme mon tour, chaque jour a depuis tourné pour moi en me procurant les besoins nécessaires à la vie, mais sans me donner grand'chose pour la nourriture de l'intelligence et du cœur. J'ai repassé successivement bien des boutiques. Toujours, mon patron c'était un monsieur, et il ne se commettait pas avec ses ouvriers. Je le vois encore passant dans l'atelier et nous regardant fièrement, nous ses machines plus faciles à remplacer que les tours, ses outils qui lui coûtaient fort cher.

Un an à peine après, j'entrais chez XX.....Ni mieux ni plus mal.

D'année en année, je fus l'ouvrier de X.....ou de XX.....j'entrais aussi chez XXX..... Partout j'ai cherché un patron ami, un père à l'atelier. Il y en a, m'a-t-on dit, chez nous. Je le crois, mais ils sont rares.

Né en Canada, je me savais Canadien-Français. Or, comme j'ai beaucoup lu, et que je connaissais la vie de l'ouvrier en France, je me suis dit ceci: On nous appelle Canadiens-Français! Sommes nous réellement Canadiens-Français!

A l'âge où j'étais, j'avais renoncé à toute ambition de faire fortune. Je ne songeais plus qu'à rendre quelque service à mon pays et à améliorer un peu la condition des ouvriers, mes frères.

Allons en France, me suis-je dit, et tâchons de rapporter de là ce qui manque à l'ouvrier.

Ce dernier a une foi vive, un attachement sincère à la foi de ses pères et à la pratique de ses devoirs religieux. Cela, malheureusement, manque au plus grand nombre des ouvriers français, mais ces derniers ont des traditions d'honneur, un respect et un amour de leur état que nous ne connaissons pas ici.

Là on s'efforce de faire un ouvrage parfait, encore plus pour l'honneur du métier que pour gagner de l'argent. Pour tout l'or du monde, certain patron ne voudrait jamais livrer un ouvrage quelconque laissant à désirer, parce que cet ouvrage imparfait nuirait à la réputation de la maison qui s'est maintenue intacte depuis longtemps, depuis des siècles peut-être.

Partons donc!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je suis parti, j'ai travaillé en France, j'y ai étudié l'ouvrier français, j'ai travaillé avec lui sous des patrons français.

J'ai regardé, observé, admiré très souvent, j'ai blâmé parfois, j'ai conclu:

Tel qu'il est aujourd'hui, l'ouvrier canadien laisse généralement beaucoup à désirer.

Il y a des exceptions, mais dans la plupart des cas, il n'a plus la noble fierté de son art, l'orgueil légitime de prétendre faire mieux que l'ouvrier de toute autre nationalité.

Quelque fois même, hélas! il n'a plus ces sentiments de loyauté et de rigoureuse honnêteté nécessaires pour lui faire remplir son devoir suivant les lois de la justice.

Sous ces divers rapports, nous avons beaucoup à apprendre en France.

Je l'ai dit, nous Canadiens, nous sommes restés Catholiques, et c'est ce qui nous sauvera.

Voulant rapporter ici ce que j'ai trouvé de bon en France, je me suis cherché un camarade qui pût personifier le bon ouvrier Français. L'ayant trouvé,

je me le suis greffé sur le dos, et je suis revenu au pays.

Et voilà comment, mesdames et messieurs, vous avez devant vous en nos deux personnes qui n'en font qu'une, un véritable type *Canadien-Français*, qui revient au pays pour lui apprendre ce qu'il faut pour faire de justes, bons et sincères patrons, aimés et respectés par de laborieux et dévoués ouvriers.

Croyez le, mon ami et moi, pouvons encore faire souche au pays, et avant longtemps les vrais *Canadiens-Français* seront de plus en plus fiers de pouvoir crier :

VIVE LE CANADA !

Pour rapport conforme,

PAPA-NOÛ.

FABLE EXPRES.

LA MÈRE AUX ANES.

Quelques gamins, un jour de fête
Riaient de tout pour s'amuser ;
Pour peu qu'un tour leur vint en tête,
Vite, ils voulaient l'organiser.

Ces chers petits aimaient à rire,
On peut le faire et c'est permis ;
Mais il faut je tiens à le dire,
Choisir au mieux son vis-à-vis.

Ils riaient donc, quand, par fortune,
En traversant bois et forêts
Ils virent une payse brune
Qui faisait patte.....des baudets,

Soudain cette troupe de crânes
Hasarda ces mots peu séants :
Bonjour, bonjour, la mère aux ânes.
La bonne femme à ces accents,
Gaîment répondit aux profanes :
Bonjour, bonjour, mes chers enfants.

MORALE.

Qui juge trop sur l'apparence
Peut se tromper plus qu'il ne pense ;
Car très souvent sous tel bonnet,
Se trouve plus qu'il ne paraît.

E. ALCAN.

REMERCIEMENTS.

Nous avons reçu, et recevons chaque jour de charmantes lettres de nos lecteurs et lectrices. Dans plusieurs de ces lettres nous trouvons de délicieux problèmes algébriques, qui nous sont gracieusement envoyés à titre de concours.

Nous remercions bien sincèrement ceux de nos lecteurs qui pensent ainsi à nous.

Si nous n'avons publiés ces problèmes, c'est qu'ils nous paraissent trop sérieux et trop avancés.

Il ne faut pas oublier que notre petit journal, comme son titre le dit, est adressé aux classes laborieuses. Or, nous doutons que ces problèmes puissent être résolus par d'autres que des lecteurs habitués aux chiffres.

Néanmoins, en remerciant qui de droit, nous osons solliciter de nos lecteurs leur concours en cette occurrence.

Tout problème portant soit sur un jeu de mot convenable, soit quelque chose, genre devinette, sera le bienvenu et publié dans nos colonnes.

Nos lecteurs n'ont pas été non plus sans s'apercevoir que notre journal ne se vend pas, de plus nous donnons chaque semaine un présent de plus d'une piastre. Indubitablement on doit se dire : le petit journal ne se vend pas, il donne un présent chaque semaine, il n'a pas d'annonceurs, quel est son but ?

Qui le soutient, le fait vivre ?

Nous devons la naissance et la vie à *L'Etendard*,

et profiterons de cette occasion, pour remercier notre père, de toute sa générosité. Notre but : vous le devinez, lecteurs, c'est de donner une saine lecture à l'ouvrier, de défendre ses intérêts, de l'aider dans la mesure de nos forces.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous solliciterons, pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

En outre, nous présentons nos excuses à nos lecteurs pour les nombreuses fautes typographiques qui se glissent dans nos colonnes. Il ne faut pas oublier que notre petit comité travaille chacun dans son état le jour, et écrit le soir seulement pour ses frères les ouvriers.

A tous nos lecteurs et amis, nos plus sincères remerciements.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

—Un affreux sacripan est condamné à la peine capitale. Le président lit le texte de la loi :

—Tout condamné à mort aura la tête tranchée.

—Comment se récrie l'autre, on me la coupera par tranches ?

Le président, avec bonté :

—Mais non, mon cher ami, on vous la coupera d'un seul coup.

Le condamné avec effusion :

—A la bonne heure, mon magistrat ! Vous me rendez la vie !

—Navet et Gavroche passe devant un grand restaurant. Collé à l'un des soupiraux de la cuisine, un pauvre diable semble aspirer avidement les émanations de celle-ci.

Gavroche, à son compagnon :

—Ohé ! Navet, c'monsieur qui dîne du nez !

—En police correctionnelle :

—Prévenu, quel est votre état ?

—Un peu fiévreux, mon président ; j'ai pas fermé l'œil de la nuit. C'est égal, j'vous en remercie pas moins !

—Un parvenu qui a tous les nobles instincts, a résolu de protéger les arts en se composant une collection des ouvrages les plus remarquables. Il se rend chez un jeune sculpteur qui lui a été recommandé, et examine en connaisseur une statuette que celui-ci lui présente.

—Que pensez-vous de cette terre cuite ? lui demande l'artiste.

—Elle est charmante dit le parvenu ; mais je ne la trouve peut-être pas tout à fait assez cuite.

—Après dîner Mlle Lili, âgée de trois ans, chante *Pigeon vole*. Et elle bat la mesure avec énergie.

—Tu vas te faire mal, ma chérie dit la mère.

—Non...non, dit la petite, je fais le *cocher de musiciens*.

—Ce Bébé est un intarissable petit faiseur de nouvelles à la main. L'autre jour encore, c'est chez le pâtissier qu'il eut une boutade d'une charmante ingénuité. Sa mère lui demande :

— Quel gâteau aimes-tu le mieux ?

Lui, sans hésiter :

—Celui qui dure le plus longtemps.

—Au restaurant.

Deux villageois sont venus à Paris pour une affaire d'intérêt qui a bien tourné. Aussi, le soir, vont-ils s'attabler chez un grand restaurateur. Après le dîner, le garçon leur apporte à chacun un cure-dents sur une assiette.

Le premier regarde son cure-dents, puis prend sa fourchette et s'efforce de le couper. Mais le second villageois a regardé autour de lui comment font "les autres" ; il se penche vers son ami et lui dit tout bas :

—Ça ne se mange pas !...ça se suce seulement !

L'ETHERISATION.

L'abolition momentanée de la sensibilité dans l'homme, et par conséquent la suppression de la douleur pendant un temps déterminé, au moyen des vapeurs de l'éther ou du chloroforme, est une des plus précieuses conquêtes que la science ait faites. Lorsqu'on soumet un sujet à l'inhalation des vapeurs de ces deux agents, voici les phénomènes qui s'accomplissent.

Arrivé dans le poumon par la respiration, l'éther est rapidement absorbé, et, comme signe de son action, la chaleur générale du corps commence à s'élever, et le sang afflue vers la tête. Une excitation générale de l'individu se manifeste. L'œil est brillant, la vue est trouble, quelques vertiges se font sentir, enfin une certaine loquacité indique déjà une action marquée sur le cerveau. A ces premiers symptômes en succèdent d'autres plus marqués. Le délire ne tarde pas à se montrer et se traduit, soit par une gaieté expansive et des rires désordonnés, soit par des larmes involontaires. Des rêves bizarres envahissent le cerveau. Cependant cette excitation physique disparaît peu à peu, la prostration succède à l'activité, la face pâlit, les paupières s'abaissent, et un sommeil profond s'empare du patient. Ce sommeil provoqué par l'éther ressemble d'une manière extraordinaire à celui de la mort, et dans les premières expériences d'éthérisation plus d'un opérateur a tremblé de ne pas voir son malade se réveiller, tant ce corps inerte et pâle ressemblait à un cadavre ! Dans cet état de léthargie complète, la sensibilité, qui avait déjà commencé à s'ébranler, disparaît entièrement, et l'individu peut être soumis sans rien ressentir aux opérations les plus cruelles. Armé du fer, le chirurgien peut impunément trancher, couper le corps et les membres : le patient, semblable à un mort, ne trahit pas la plus légère souffrance : pas un muscle de la face ne bouge, pas le moindre frémissement des parties soumises à l'opération ne révèle que la vie physique subsiste encore.

Et, chose remarquable, pendant que le corps de l'homme est ainsi frappé d'une mort temporaire, l'âme, emportée en des sphères nouvelles, s'exalte dans le ravissement de conceptions sublimes ou d'imaginaires grandioses. Il y a là, d'une manière évidente, comme une séparation de l'âme et du corps, dont le lien est momentanément relâché. Incrédules, qui dans l'homme ne voyez que la matière, et qui niez l'existence d'une âme immatérielle, cette expérience suffira-t-elle à vous convaincre ?

Le réveil de ce sommeil étrange arrive sans phénomènes particuliers. Peu à peu l'individu soumis à l'éthérisation reprend possession de lui-même et de ses fonctions, sans ressentir aucun trouble à la suite de cette léthargie. Il ne conserve qu'un souvenir confus de tout ce qui s'est passé, et il s'étonne même quand on lui apprend qu'il a subi une redoutable opération.

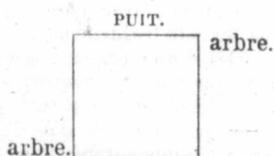
Reponse au Logogriphe de la semaine dernière.

Le mot est *Hôtel*, et se décompose par *oh, tel, hôte, Lot, Loth, ho, hé*.

ONT DÉVINÉ.—M. Joseph Roy, Québec, vainqueur du chromo.

Messieurs Alfred Olivier et Philippe Marineau, Trois-Rivières.

QUESTION A RESOUDRE.



Un homme possède un puit parfaitement carré. A un des coins il y a un arbre, au coin opposé un autre arbre. Il veut agrandir son puit juste du double et lui conserver sa forme parfaitement carré. Cependant il ne veut pas enlever ses deux arbres, il ne veut pas non plus que les arbres soient dans le puit. Comment doit-il s'y prendre pour creuser son nouveau puit double de celui qu'il a déjà ?

En envoyant la réponse, donner un petit dessin représentant le puit nouveau.

La personne désignée par le sort, parmi celles dont les réponses seront justes, aura droit à

UN MAGNIFIQUE CHROMO.

LA FIN DE LA NOCE.

Courte et bonne !

Je n'entends jamais un ouvrier en goguette prononcer ces paroles sans frémir.

Ce n'est pas courte et bonne qu'elle sera ta vie, malheureux, c'est plutôt longue et mauvaise qu'elle risque d'être.

Que j'en ai vu de ces piliers de cabaret, de ces chômeurs du lundi se traîner pendant des années, du mont de pitié, à l'hospice !

C'est très bien de dire : "Après moi le déluge !" "L'argent n'est rond que pour rouler" et autres aphorismes appartenant non à la sagesse mais à la folie des nations.

C'est très joli de blaguer, entre deux absinthes, la salle d'épargne, et de se moquer des camarades laborieux, sobres, et économes, mais tout finit et qu'elle est triste la fin de la noce !

On a conservé malgré les excès, un solide fond d'estomac, l'appétit est bon, ce qui manque c'est la force de travailler : les yeux se sont affaiblis, les jambes vacillent, les bras et les mains ont perdu leur souplesse. Aussi le travail est rare et mal payé ; les patrons qu'on a fait marcher si longtemps ont leur tour. Que devenir ? Pas d'épargne ; les enfants, mal élevés, ont marché sur les traces de leur père ; ils ont peine à se suffire à eux-mêmes et lui refusent une pension alimentaire. Il faut recourir au bureau de bienfaisance, aux messieurs de Saint-Vincent-Paul, aux dames de charité, au curé de la paroisse. C'est dur.

Si encore on avait pour se consoler la croyance à une vie meilleure. Mais on ne croit plus à rien, et l'ennui, la haine, le désespoir suggèrent ! les partis les plus extrêmes et y poussent parfois.

Ce n'est point là, hélas ! un portrait de fantaisie ! c'est le spectacle de tous les jours.

Ouvriers, mes frères, je vous en conjure, ne dites pas : Courte et bonne ! Pensez au contraire de bonne heure au soir de la vie et travaillez à le rendre honorable et supportable. Pour cela comptez sur vous et non sur les associations, les solidarités la caisse des invalides du travail, la liquidation sociale et autres blagues du même genre.

Il y a dans la vieille fable de la cigale et de la fourmi plus de sagesse pratique que dans tous les livres d'économie politique et sociale.

Si faible que soit votre salaire quotidien, prenez de bonne heure l'habitude d'en distraire chaque jour une obole qui ira de la tirelire à la caisse d'épargne. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. On ne se figure pas qu'elle somme finit par résulter au bout de trente ou quarante ans de ces infimes économies pratiquées assidûment.

L'épargne n'est possible à l'ouvrier qu'à la condition de fuir le café, le cabaret, et de ne faire que de rares visites au tabacconiste. Ce régime coûte au commencement ; mais on s'y habitue, on y gagne la santé, la tranquillité de la conscience, la considération, et lorsque la vieillesse arrive elle ne prend pas au dépourvu.

C'est bien simple ce que je vous dis là, mais les vérités simples sont les vérités les plus utiles et les plus négligées jusqu'à ce que l'expérience personnelle en ait fait reconnaître l'importance. N'attendez pas d'avoir passé par cette épreuve, mon cher lecteur : elle est cruelle et la sagesse qu'elle donne arrive presque toujours trop tard. C'est aujourd'hui plutôt que demain qu'il faut vous résoudre à fuir la noce et les noces. Si vous aviez un peu tardé et que vous ne fussiez plus précisément de la première jeunesse, c'est une raison de plus pour vous hâter.

JEAN GRANGE.

Société Mutuelle Française.

Lundi, a eu lieu, au siège des sociétés Françaises, la réunion annuelle de la Société Mutuelle.

La nomination d'un nouveau bureau, fut en partie le but de la réunion.

Pour l'année courante, fut élu président M. Hirtz, occupant les mêmes fonctions l'année précédente. Vice-président, M. Cintrat ; Trésorier, M. Galibert ; Secrétaire, M. Brocherion.

Les membres du comité sont MM. Lacan, Grincourt, Bondet, Fauchille et Papillon.

Monsieur le trésorier fait savoir à la société, que malgré les nombreux membres secourus pendant l'année écoulée, la société possède en caisse environ 600 piastres.

Nous pouvons parler de *visu* de la bibliothèque dont l'aspect remarquable donne la plus haute idée des progrès faits par les deux sociétés sœurs.

Environ 3 à 4,000 beaux et bons volumes seront dans le courant de janvier mis à la disposition de tout membre faisant partie de la bibliothèque.

Voilà pour l'ouvrier un moyen de s'instruire.

Bravo ! Bravissimo !!!

Nouvelles Diverses et Accidents.

— Dans la matinée de samedi, deux chevaux attelés à un traîneau appartenant à M. T. Bowes, entrepreneur, et conduits par un charretier du nom de Martinet, ont été entraînés sous la glace en face du "Montréal Rolling Mills." Les chevaux se sont débattus un moment et ont réussi à se débarrasser du traîneau, mais ils ont finalement disparu. Le charretier a eu toutes les peines du monde à échapper à la mort. Les chevaux étaient évalués à \$500.

— Ces jours derniers, une jeune fille a été en-cornée par un bœuf à Ste Cunégonde. Il paraît que dans cette municipalité, comme à Montréal, les troupeaux de bêtes à cornes circulent en plein jour en toute liberté.

— Dans la journée d'hier Mme McDonnell, demeurant rue Lagauchetière, N° 92½, a été renversée par un traîneau conduit par M. Burnston. Elle a été frappée à la tête et a reçue une blessure d'une certaine gravité. M. Burnston l'a reconduite à son domicile.

Il paraît ressortir du rapport de la police que ce monsieur n'est aucunement responsable de l'accident.

— La compagnie du Pacifique vient de recevoir avis qu'un jeune cultivateur du nom de Duquette, âgé de 18 ans, a été tué sur la ligne, près de Papineauville, mercredi dernier.

Le cadavre a été trouvé, le lendemain de l'accident, horriblement mutilé et décapité. D'après les renseignements obtenus, il paraît que le défunt était parti ivre pour retourner chez lui et cheminait sur la voie ; on suppose qu'il sera tombé et se sera endormi, ou que, dans son ivresse, il n'aura pas entendu le bruit de la locomotive.

Le corps a été transporté à la demeure des parents et inhumé, sans qu'il y ait eut d'enquête.

L'accident du Pacifique. — Le nommé François Mallette, serre-freins de la compagnie du Pacifique, qui a été blessé lors de l'accident de St. Martin, est toujours souffrant ; il éprouve de vives douleurs dans le côté.

L'hôpital Notre-Dame lui a fourni à son domicile, No 69 rue Cadieux, les soins médicaux et les remèdes.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE V.

Un drame sanglant.

(Suite.)

« A ce propos, ajouta le narrateur en s'interrompant, il ne sera pas inutile de vous faire remarquer que Montézuma tirait vanité de son adresse à tuer les hommes et qu'en effet il excellait à force de s'y être exercé. Tel était le plus doux passe-temps de ces rois débonnairent dont les philosophes ont vanté la douceur en prose et en vers. »

— Les prêtres ont commis d'autres crimes pour empêcher ceux-ci, répondit M. Sorbier.

— Nous arriverons bientôt à cette calomnie, reprit mon père. Retournons à Cholula.

« Quel prix mets-tu à ton œuvre ? demanda le chef à l'artiste.

« L'honneur d'avoir satisfait un roi est une récompense suffisante pour son esclave, répondit Tétipahuenc en se prosternant de nouveau.

« Sur un signe de son compagnon, le cacique tira de son escarcelle plusieurs poignées de tuyaux de plumes pleins de poudre d'or et les jeta sans compter dans le bassin, puis il frappa dans ses mains et, les tamans ayant approché les litières, les deux voyageurs y prirent place et s'éloignèrent dans la direction de la porte de Mexico.

CHAPITRE VI.

Oncle et neveu.

« Le soleil, en baissant sur l'orizon, n'éclairait plus les cyprès séculaires du mont royal de Chapultepec et la cime des deux cents téocallis ou temples pyramidaux de Mexico, lorsque le surlendemain

les deux litières s'arrêtèrent sur la place du palais au bas de l'escalier d'honneur.

« L'heure des audiences était passé, mais les portes du palais ne restaient jamais fermées pour un proche parent de l'empereur et Guatimozin, ainsi s'appelaient le plus jeune des voyageurs, sautant lestement de son palanquin, passa fièrement devant les sentinelles et entra, suivi du cacique Xénocuatl, dans la salle des gardes. Là, il remit son casque et ses armes à son compagnon, fit parfumer ses cheveux, échangea, suivant l'usage du palais, son élégant tilmatl contre un grossier manteau de nequen et pénétra, seul dans le vestibule intérieur où se tenaient à toute heure les introduiteurs de semaine. Contre l'ordinaire, le vestibule était rempli de conseillers de l'empire, portant les insignes de leur dignité, de grands seigneurs et de prêtres, mandés en toute hâte au palais et attendant avec une respectueuse impatience, le moment où ils pourraient paraître en présence de leur puissant souverain.

« Bien que le jeune chef fût neveu et gendre de Montézuma, il crut qu'en des circonstances aussi extraordinaires son devoir était de se conformer aux lois de l'étiquette ; mais à peine venait-il de s'asseoir sur une peau de tigre qu'un maître des cérémonies vint l'avertir que le fils du Soleil désirait l'entretenir. Le prince se leva aussitôt et, précédé du héraut, entra dans une salle voisine, fléchit le genou et attendit dans cette respectueuse attitude l'ordre de se relever.

« On a souvent parlé des grands et petits levers de Louis XIV, le roi Soleil, comme affectent de le nommer par dérision les gens qui ne cherchent que l'occasion de se mettre à plat-ventre devant tous les pouvoirs, quittes à les insulter dès que le sort leur en fournira l'occasion. Je suis bien aise, en passant, de vous montrer que les lois de l'étiquette ne furent jamais poussées, à Versailles, aussi loin qu'à la cour des orientaux du XV^e siècle de ces rois dont on a vanté sur tous les tons la simplicité et la douceur.

« Il est bon de relever les mensonges impudents de certains historiens par les documents même que nous fournit l'histoire, et je saisis une des occasions, hélas ! trop fréquentes, de vous montrer combien ces soi-disant savants sont indignes de votre confiance.

« Je vous ai déjà parlé de la simplicité de Montézuma dans son costume ; vous allez voir maintenant ce qu'elle était est dans ses repas, et notez bien qu'ici je ne parle que des repas ordinaires et non des festins d'apparat, où les convives étaient servis dans une massive vaisselle d'or, qui ne devait servir qu'une fois.

« Chaque jour des nobles, car eux seuls avaient le privilège de la domesticité dans le palais de ces rois demi-dieux, couvraient d'une centaine de plats entretenus sur des réchauds, les tables d'une vaste salle. Montézuma, vêtu et parfumé pour la troisième fois, en passait la revue et indiquait, en les touchant avec une baguette d'or, les mets qu'il désirait et la salle où ils devaient être servis. Des pages les enlevaient aussitôt et les apportaient à de jeunes filles, des premières familles de l'empire, somptueusement parées et dont un voile en fil de pita (aloès), semé de perles, couvrait la tête et les épaules. Celle-ci les partageaient en trois services, composés invariablement : le premier, de mets substantiels, volailles, gibier des Andes et poisson frais, pêché la veille, à deux cents milles de Mexico, dans le golf du Mexique d'où l'apportait des tamans qui, en se relayant, comme des chevaux de poste faisait cinq lieues à l'heure ; le second, d'œufs, de chocolat et de fines pâtisseries gauffrées, que préparaient, sous les yeux du souverain, pendant le repas, deux jeunes filles, sur de réchauds préparés aux deux bouts de la salle, et enfin le troisième, des fruits les plus variés. Les femmes du palais, sans voiles, mais vêtues de jupes de différentes longueurs, à bordures éclatantes et de longues robes bordées, étaient chargées du service particulier de la table basse sur laquelle elle présentaient, à un, les plats à Montézuma ; c'étaient elles qui la couvraient, plaçaient le coussin sur lequel s'asseyait leur seigneur et déployaient autour

de lui un écran de bois sculpté et doré, derrière lequel prenaient place six conseillers de l'empire, qui devaient, tour à tour, goûter à tous les mets, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas empoisonnés. A la fin du repas d'autres femmes enlevaient la nappe et présentaient au monarque le bassin, le voile et l'aiguère pour purifier ses mains. Enfin, on apportait les pipes en écaille et en terre parfumée et les seigneurs invités s'assayaient à droite et à gauche du coussin impérial, pour fumer pendant les dances exécutées par de jeunes nobles, instruits avec le plus grand soin dans l'art chorégraphique.

« Au moment où Guatimozin s'agenouilla en entrant, Montézuma assis à sa petite table, au fond d'une salle lambrissée de bois odoriférants et éclairée par les torches aromatiques de dix esclaves immobiles comme des cariatides, achevait un de ces repas si simples aux yeux de certaines gens. C'était un homme d'une quarantaine d'années et de taille moyenne, dont les cheveux étaient noirs et plats, la barbe rare et le visage singulièrement cuivré, même pour un Aztèque. Plus pâle que d'habitude, l'empereur paraissait ce soir-là préoccupé, et tout en goûtant avec distraction la mousse de chocolat, que son esclave favorite venait de lui présenter dans une tasse d'or, il froissait dans sa main gauche une dépêche hiéroglyphique, écrite et peinte à la fois sur une large feuille de papier plié en éventail.

« A la vue de son neveu, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres. Il fit un signe et le jeune chef, laissant tomber son manteau de nequen, se releva et, traversant la salle, vint en s'agenouillant une seconde fois présenter à son oncle la pipe rapportée pour lui de Cholula.

« Montézuma était habitué à de semblables cadeaux, qui au fond n'étaient qu'un impôt déguisé, cependant il reçut la pipe avec un sensible plaisir ; ses yeux, jusque-là ternes et pensifs, s'éclairèrent, car dans cette brillante image du dieu de la guerre il crut voir une révélation du ciel, peut-être un gage de victoire : il remercia, son gendre avec une effusion qui ne lui était pas habituelle, le fit asseoir près de lui, puis, sans attendre les divertissements habituels, il ordonna d'introduire les conseillers, et, suivi de Guatimozin, se retira dans l'intérieur de ses appartements.

« Une heure s'écoula. Les grands dignitaires de l'empire, assemblés autour d'une vaste table sur laquelle deux prêtres avaient déposé les livres sacrés de la religion, causait à demi-voix, s'interrogeant avec anxiété sans pouvoir rien éclaircir, lorsque les portes s'ouvrirent et un héros annonça le fils du Soleil. Les courtisans se prosternèrent le visage contre terre pendant que Montézuma prenait place sur un trône resplendissant. Par-dessus sa robe blanche bordée d'or, il portait une cuirasse imbriquée, dont un soleil de diamants occupait le centre, un tilmatl bleu et blanc, retenu par une agrafe de cinq merveilleuse émeraudes, des sandales d'or, ruisselantes de pierreries, et sur le front un capili ou diadème mexicain, ombragé de plumes vertes. Dans les plis de son maxlatl (ceinture) de coton étaient passés deux poignards ciselés, d'une merveilleuse beauté, sa main droite était armée du sceptre et dans la gauche il tenait la pipe, cadeau de Guatimozin, et dont, dans sa crédule superstition, il s'était fait une amulette pour détourner le danger.

« Quand tous les seigneurs eurent repris leurs places dans l'ordre hiérarchique et que le silence fut rétabli, Montézuma, en quelques mots, rappela à ses conseillers la singulière prophétie mexicaine qui annonçait qu'un jour, des hommes à figure pâle, descendants du dieu Quetzalcoatl, partis de l'autre côté des mers, viendraient au Mexique réclamer l'héritage légitime de ce dieu ; puis, développant sur la table les dépêches envoyées le jour même par Teuhtlile, gouverneur de la province où devait s'élever Vera-Cruz, il ordonna au roi Tezucoc, Cacamatzin, d'en donner lecture à l'assemblée. Ces dépêches, complétées par des peintures grossières représentant des êtres moitié hommes moitié chevaux, car les Mexicains prirent d'abord les cavaliers pour des espèces de centaures, plongèrent les

auditeurs dans une profonde stupéfaction. Dans la première, le cacique qui les avait écrites, annonçait l'arrivée sur le rivage des vaisseaux d'une forme étrange, ayant un château à l'avant, un autre à l'arrière et quatre mâts, dont le premier portait une voile carrée et les autres des voiles triangulaires.

« De loin on avait pris d'abord cette flotte pour une bande de monstres à tête de dragon et à corps de cygne, ayant une queue de poisson et de grandes ailes blanches ; mais à présent, il n'y avait plus à douter que ce ne fussent des vaisseaux, dont les armées de Montézuma, toujours victorieuses, repousseraient facilement les équipages, s'ils tentaient une descente.

« La seconde dépêche était plus effrayante encore. La descente des ennemis avait eu lieu ; mais quels ennemis ! Des hommes, était-ce des hommes ? au visage pâle et blanc comme celui de Quetzalcoatl, au nombre de plusieurs centaines, étaient rassemblés sur la plage. Teuhtlile les avait vus de près. Quelques-uns de ces êtres, peut-être surnaturels, avaient six jambes, deux têtes et un corps moitié hommes moitié monstre, avec une longue queue flottante. Tous étaient indistinctement revêtus d'armures impénétrables, d'un métal inconnu et brillant, mais moins blanc que l'argent. Leurs armes consistaient en sabres, en lances et en une sorte de massue, en partie bois, en partie métal, dont l'usage était inconnu. Enfin, ils traînaient après eux une quantité de tronçons de colonnes creuses, en bronze, montées sur des roues, et semblait obéir à un chef de trente-quatre à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, dont les larges épaules et les grands yeux noirs plein de fierté, indiquait la force et la bravoure.

« Un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, Montézuma fit un signe et Cacamatzin lut, d'une voix tremblante d'émotion, la dernière dépêche apportée par les courriers.

« Le cacique, après avoir rassemblé un vaillant corps d'armée, s'était avancé seul vers le chef ennemi pour demander ce qu'il venait chercher dans le royaume mexicain. Une esclave d'origine Aztèque, que les Espagnols, ainsi qu'elle les nomma, avaient amené avec eux, ayant traduit sa question dans la langue barbare de ces étrangers, le cacique espagnol avait répondu qu'il était envoyé par un Dieu puissant, pour renverser les autres dieux et le faire reconnaître seul par les Mexicains, qu'il voulait conférer avec le monarque du pays, dans sa capitale et dans son propre palais, et que c'était en vain que les armées Aztèques s'opposeraient à son passage, ses soldats étaient invulnérables et pouvant à leur gré commander à la foudre. Du reste avait-il ajouté, il attendrait quelques jours la réponse du fils du Soleil, se contentant jusque-là, pour prouver la vérité de ses paroles, de donner, par des jeux guerriers, une idée de sa puissance à l'armée envoyée contre lui.

« Aussitôt, en effet, que j'eus rejoins mes troupes, à portée du trait, l'armée espagnole, s'ébranlant au son éclatant des conques de bronzes, se forma en bataille en face d'un bois de palmiers et d'un champ de maïs. Le chef Toniantin (nom donné à Cortez par les Mexicains) s'élança sur un de ces monstres à quatre pieds, que j'avais cru d'abord faire partie d'eux-mêmes, et leva son épée vers le ciel pour commander à la foudre ; en même temps ses compagnons, abaissant leurs massues vers le champ de maïs firent, avec un bruit épouvantable, et au milieu d'un nuage de flamme et de fumée, pleuvoir sur les tiges brisées une grêle épouvantable, tandis que les colonnes creuses, changées en autant de volcans, vomissaient à travers les forêts, dont les arbres craquaient comme des roseaux et volaient en éclats, des globes embrasés qui frappant ensuite la terre, se relevait et allait pulvériser les rochers à une distance dix fois plus grande que celle que pourrait atteindre un trait lancé par le bras le plus vigoureux. Tels sont les ennemis qui ont posé le pied sur l'empire du Mexique et dont j'envoie, en signe de vérité de mon récit, un casque remis entre mes mains par Toniantin lui-même.

(A continuer)